

Albert Einstein disait qu'« Il est plus facile de désintégrer un atome qu'un préjugé. ». Dès lors on comprend qu'il est plus facile de voler au secours des préjugés que de lutter contre eux.

En m'interrogeant sur le rôle que tiennent les médias dans l'image que nous nous faisons des jeunes, et plus particulièrement des jeunes qui comme moi sont issus, comme on dit, « *des quartiers* » j'ai conscience que fatalement, en vous parlant je donnerai moi-même une image de ces jeunes.

Un sondage signalait en 2011 que trois Français sur quatre avaient une image positive des jeunes en général. Mais lorsqu'on en venait aux jeunes des *quartiers*, ils n'étaient plus que deux sur cinq.

Dans son rapport, Laurent Mucchielli apporte ce commentaire « les personnes sondées soulignent principalement l'image négative que véhiculent les médias de ces jeunes donnant l'impression qu'ils seraient "tous des délinquants", des drogués, des troubles à l'ordre public. »

L'image des jeunes des quartiers populaires peut-elle seulement tenir au manque d'objectivité et de sincérité des médias face à ce qu'est la réalité de la vie dans les *quartiers* ? Inversement, cette image peut-elle être la résultante exclusive du comportement négatif de jeunes agités des banlieues ?

« C'est par un abus de langage formidable que l'on peut subsumer sous le même concept, des univers sociaux qui n'ont pratiquement rien de commun. Il faudrait au moins analyser les différences entre les jeunesses, ou, pour aller plus vite, entre les deux jeunesses ».

« On ne vit pas la même vie, du XVIème à Saint Denis »: Ces deux phrases de Bourdieu et de Kery James disent bien qu'il n'y a rien de commun entre les univers sociaux de la jeunesse des « Beaux quartiers » et celle des « Quartiers populaires ». Il serait plus juste de dire « impopulaires »

Parlons de la jeunesse et de sa représentation dans les médias et plus particulièrement des médias télévisuels.

Convenons que les circonstances dont ils rendent compte ne sont pas en général une invention de toutes pièces.

Convenons aussi que les propos et les écrits, leurs illustrations visuelles et sonores vont

fortement contribuer aux représentations que nous nous formerons de tout événement et au-delà de l'événement de tous les acteurs qui y seront engagés.

La logique du média c'est le scoop, le spectaculaire, tout ce qui peut faire événement, et dans leur très grande majorité les journalistes y souscrivent.

C'est une logique qui est bien compréhensible, mais c'est à partir de là que tout bascule car il est bien difficile d'échapper aux clichés. Triptik le dit très bien dans « Hip Hop Citoyens » : « Au nom de l'info spectacle, la télé devient le réceptacle de clichés peu respectables ».

Ces « clichés » se déploient à grand renfort de mots qui dramatisent hautement toute circonstance. On parle de guerre, de cataclysme, d'émeutes, de violences urbaines, de troubles, de révoltes, de soulèvement, etc. Les images, elles, montrent des feux dans la nuit, des courses poursuites, des explosions, des cris, des bousculades... l'insurrection n'est pas loin.

Qu'on se rassure, car plus exactement c'est tout l'imaginaire social que nous associons à l'idée d'insurrection qui est là, convoqué. Dès lors, on ne peut s'étonner que le téléspectateur démuni ressente pour le moins une certaine méfiance à l'endroit d'une certaine jeunesse.

Dans la plupart des cas de violences urbaines identifiées, l'honnêteté intellectuelle la plus élémentaire devrait interdire de parler de « soulèvements populaires ». En effet, dans ces circonstances, c'est toujours une infime minorité de jeunes qui trouve à s'illustrer.

On peut tout de même noter que l'amplification médiatique conduit souvent à une amplification dans les faits. Le mécanisme est simple : la mise en scène médiatique de l'autorité publique bafouée, oblige cette dernière à mettre en scène son pouvoir et à figurer la répression à des fins de communication, pour rassurer. Le risque est grand que le remède engendre un mal plus grand encore. On a déjà vu ça.

D'ailleurs l'agitation amplifiée par le jeu des médias s'éteint d'elle-même, presque automatiquement dès que les médias trouvent un nouveau sujet à nous mettre sous la dent.

Cela dit, ce regard extérieur que l'on a porté sur ces jeunes et sur le vécu des habitants produit une image stéréotypée : jeunes issus de l'immigration = violence. Cette image

aboutit à la stigmatisation d'une partie de la jeunesse. Ce qui est triste et grave, c'est que les jeunes des cités intègrent le fait que la violence est le seul moyen d'exister socialement.

Heureusement il en existe beaucoup qui travaillent, étudient, vont à l'université contribuant ainsi à changer, petit à petit, l'image des jeunes de banlieue ; cette banlieue étudiante qui, elle, ne fait pas la une des médias.

Un journaliste Suisse a noté ceci : « La violence symbolique inouïe que représente le fait qu'une presse pourtant globalement humaniste ne s'intéresse aux banlieues que lorsqu'elles brûlent va sans doute constituer un nouveau pic dans la cote de désamour entre les médias français et leur audience (...) »

Vous l'avez compris, ce que je veux poser comme question c'est celle de la responsabilité sociale des médias. Il est de la vocation de ce qu'on a désigné comme le Quatrième pouvoir de rappeler les politiques, les entreprises, les scientifiques, etc., à leurs responsabilités.

Et nous les jeunes, et plus largement chacun de nous, comment pouvons-nous rappeler les médias à leurs responsabilités sociales ?

C'est pour répondre à cette question que je voudrais lancer ici un appel, aux mécènes, à la Fondation Total, à toute personne, groupe, association qui croient comme moi que cette question est pertinente et qu'il est possible d'aller contre les préjugés.

Si nous nous y mettons tous, je crois possible de faire mentir Albert Einstein.

Merci !